



LE DIMANCHE AUTREMENT

FEUILLE DE LIAISON COMMUNAUTAIRE

feuille dominicale des communautés catholiques de Ste Bernadette (Beaumont),
St Augustin, St Julien, St Barnabé, Ste Anne des Caillols, Ste Louise de Marillac (Bois-Luzy).

«Pais mes brebis.»

26 avril 20 - Numéro : 06

■ Evangile selon St Luc 24,13-35

Les pèlerins d'Emmaüs.

Chers fidèles bonjour,

Le premier jour de la semaine...

Vous comprenez ce que désignent ces quelques mots ? Je vous en ai parlé la semaine dernière. Souvenez-vous, ces quelques mots nous jettent en avant d'une rencontre personnelle avec Jésus, mort et désormais **Vivant pour les siècles des siècles**. Pour les siècles des siècles, en hébreu, cette répétition permet de désigner le superlatif. Il est Vivant pour l'éternité, pour toujours, sans fin, pour les siècles des siècles.

Après sa mort, ce premier jour est le moment décisif où Il vient rencontrer celles et ceux qui vivent dans cet espace temps qui est le nôtre. **Cette première journée fut chargée en événements**. Ce même jour, un homme rejoint deux pèlerins en déplacement de Jérusalem vers Emmaüs. **L'accueil véritable les prédisposerait-il à vivre une situation inédite ?**

Le même jour, le premier jour de la semaine, deux disciples faisaient route vers un village appelé Emmaüs, à deux heures de marche de Jérusalem, et ils parlaient entre eux de tout ce qui s'était passé.

Lors d'un pèlerinage, le pèlerin se caractérise par son désir de se déplacer physiquement, par la marche mais aussi intérieurement, par la conversion afin de revenir au Seigneur de tout son cœur. Surtout lorsqu'il s'agit de se rendre à Jérusalem, la ville sainte, pour y célébrer la fête de Pâque, la commémoration de la délivrance de l'esclavage en Egypte. Après coup, ces deux pèlerins parlent des événements comme nous savons le faire pour commenter l'actualité. Cependant, le fait que ce soient deux disciples dit leur degré d'implication dans la relecture qu'ils font des événements qui se sont déroulés à Jérusalem pendant cette fête de Pessah.

Or, tandis qu'ils s'entretenaient et s'interrogeaient, Jésus lui-même s'approcha, et il marchait avec eux. Mais leurs yeux étaient empêchés de le reconnaître.

Jésus n'est pas reconnu, pourtant ces deux là sont ses disciples. **Les fruits de leur pèlerinage ne sont pas aux rendez-vous**. En effet, ils ont le cœur gros dans la relecture de cette actualité qui les touche de prêt. Ils avaient mis leur foi et leur espérance en Lui, ils avaient enfin trouvé le Messie. Et ils discutent de la façon dont cette aventure s'est terminée. En deuil des images de leur Messie, chargés de peines et de regrets, **ils sont trop tournés vers eux-mêmes pour être en mesure de reconnaître Celui qui vient** les rejoindre sur leurs propres chemins. Leurs itinéraires sont constitués de crainte, de déception, de regret et du remord de s'être trompé de personne. Ils y ont cru et leur Maître est mort sur une croix.



Alors Jésus prend le temps qu'il faut, **Il chemine avec eux dans leurs déplacements**, géographique et spirituel, intellectuel et rationnel. **Il accompagne leur deuil en libérant leur parole et en écoutant, dans une écoute active.**

Jésus leur dit : « De quoi discutez-vous en marchant ? » Alors, ils s'arrêtèrent, tout tristes.

La question de Jésus arrête leur marche, ce qui est surprenant pour des pèlerins en chemin. **Une fois de plus, Il vient arrêter un cortège funèbre en prenant soin de s'en mêler.** Il rejoint ces personnages dans ce qui constitue **leurs préoccupations** du moment. De quel pain noir se nourrissent vos larmes ? Il leur donne la parole et écoute le récit des événements qu'ils portent en eux. L'art de l'accompagnement spirituel est incarné par cette scène et ces personnes qui se déplacent. **Jésus accompagne** : Il marche avec eux, l'étymologie de **ce mot signifie partager son pain avec l'autre.** (Compagnon : cum panis, "partager le pain avec l'autre".) Il interroge afin qu'ils puissent répondre et parler. **Le langage construit celui qui en use contrairement au mutisme qui emprisonne.** Dans leur deuil, ils racontent les faits alors s'ouvre une brèche.

L'un des deux, nommé Cléophas, lui répondit :

« Tu es bien le seul étranger résidant à Jérusalem qui ignore les événements de ces jours-ci. »

Il leur dit : « Quels événements ? »

Il est probable qu'à cette seconde question, tous les trois reprennent la route. Pourquoi ? Parce que par cette question, Jésus leur donne la possibilité de commencer à entrer dans la joie. En effet, ils vont faire mémoire des événements. Un changement de degré va s'opérer, car il ne s'agit plus de commenter l'actualité mais de **parler de celui en qui ils ont cru** et des différents témoignages concernant l'absence du corps de Jésus au tombeau. **Le pèlerinage continue dans la brume de leur deuil**, tout en verbalisant les témoignages reçus de ce premier jour. Ces deux disciples sont dans l'incompréhension et la fête a un goût amer de pénitence.

Il leur dit alors : « Esprits sans intelligence ! Comme votre cœur est lent à croire tout ce que les prophètes ont dit ! Ne fallait-il pas que le Christ souffrît cela pour entrer dans sa gloire ? » Et, partant de Moïse et de tous les Prophètes, il leur interpréta, dans toute l'Écriture, ce qui le concernait.

Alors là, qui se fait le plus plaisir ? Il est probable que se soit l'évangéliste saint Luc en faisant parler de la sorte le Christ. Il interprète Moïse et tous les prophètes et donne le sens des écritures. Il porte en quelque sorte l'allumette sur ces brindilles prêtes à s'enflammer. Ayant rejoint leurs douleurs et leurs maux, Jésus peut traduire dans leurs mots ce qui le concernait dans les Écritures. **Quels déplacements auront-ils à faire entre ce qu'ils imaginaient de Dieu et ce qu'Il est réellement ?** Il remet les choses à leur place en les mettant en perspective et en y donnant du sens. Il explique et commente, Il actualise pour aujourd'hui les événements d'hier.

Quand ils approchèrent du village où ils se rendaient, Jésus fit semblant d'aller plus loin. Mais ils s'efforcèrent de le retenir : « Reste avec nous, car le soir approche et déjà le jour baisse. » Il entra donc pour rester avec eux.

Jésus s'approche sans s'imposer au point de faire semblant d'aller plus loin le moment venu. **Il laisse la possibilité aux autres de prendre l'initiative.** Ce qu'ils font : **reste, reste avec nous.** Le soir qui tombe signe la fin de la journée, il est temps de s'abriter pour la nuit. La journée n'est pas encore finie. Il accepte l'invitation de rester auprès d'eux. Aujourd'hui, nous pouvons avec Cléophas dire à cet homme : reste avec nous, car le soir est proche.

Quand il fut à table avec eux, ayant pris le pain, il prononça la bénédiction et, l'ayant rompu, il le leur donna. Alors leurs yeux s'ouvrirent, et ils le reconnurent, mais il disparut à leurs



regards. Ils se dirent l'un à l'autre : « Notre cœur n'était-il pas brûlant en nous, tandis qu'il nous parlait sur la route et nous ouvrait les Écritures ? »

Il **prit** le pain, le **bénit**, le **rompit** et le leur **donna**. Vous reconnaîtrez les quatre verbes actifs qui signent son dernier repas, au cours duquel Il se livra. Les quatre clés du trousseau avec lequel l'action de grâce du Christ se réalise pour les siècles des siècles. **La reconnaissance est la mémoire du cœur. Le feu peut prendre et Lui disparaître, car Il demeure en eux.** L'Esprit Saint prend le relais. La relecture se fait, objectivité et sentiment se conjuguent et l'intelligence du cœur donne de comprendre ce qui s'est passé à la lumière de la foi.

À l'instant même, ils se levèrent et retournèrent à Jérusalem. Ils y trouvèrent réunis les onze Apôtres et leurs compagnons, qui leur dirent : « Le Seigneur est réellement ressuscité : il est apparu à Simon-Pierre. »

Le soir approche et eux continuent sur un nouveau jour, celui qui avait commencé en ce premier jour de la semaine mais ils n'en étaient que spectateur. Maintenant, **ils en deviennent les acteurs**. Un jour nouveau commence pour eux, le premier jour du reste de leur vie. Ces pèlerins se mettent à marcher avec enthousiasme. Ils retournent sur le lieu à l'endroit de leur échec et de la mort pour annoncer la vie. **N'est-ce pas ce qui convient d'appeler une conversion ?** Retourner sur les lieux de ses combats et se tenir debout est un travail de longue haleine, qui peut durer toute une vie. Le Christ nous accompagne, **Il ouvre nos cœurs à l'intelligence des écritures qui portent en elle les réponses et les remèdes dont nous avons besoin.** Il donne la force dans la faiblesse et nourrit de sa présence.

À leur tour, ils racontaient ce qui s'était passé sur la route, et comment le Seigneur s'était fait reconnaître par eux à la fraction du pain.

La fraction du pain, un signe de plus pendant lequel nous chantons l'Agneau de Dieu. **Pas si simple de le rompre ce pain là !** Il peut résister, comme nous résistons à partager, à rompre notre vie pour les autres et pour Dieu. Pourtant, vivre vraiment c'est apprendre à se donner comme Lui. C'est **consentir peu à peu à ce que notre vie ressemble à la sienne.** Ce temps de confinement en Eglise domestique vient vérifier ce pain blanc qui peut être rompu pour les autres, de proximité en proximité, il se partage et se donne comme du bon pain. **Partage ton pain et ton cœur se dilatera aux dimensions du cosmos comme ces disciples.** L'évangéliste saint Luc travaille ce récit pour rappeler aux communautés primitives ce qu'elles vivent le premier jour de la semaine, lorsqu'à domicile, elles célèbrent l'eucharistie. On y reconnaît la liturgie de la messe : l'écoute de la Parole de Dieu, son interprétation puis le repas en mémoire du Seigneur, comme Il a recommandé de le faire, l'action de grâce et l'envoi.

Cette joie liée à l'intelligence des Ecritures et à la fraction du pain suscite l'enthousiasme qui pousse à entreprendre. **Il disparaît à leurs yeux mais demeure intérieurement auprès d'eux.** Comme sur le chemin, cœurs brûlants, le Christ rejoint le drame existentiel de Cléophas et de l'autre disciple. **L'autre disciple c'est toi, c'est moi ou le saint d'à côté.** La qualité d'une présence, la qualité d'une écoute, la qualité d'un silence, la qualité d'une joie profonde, ces qualités caractérisent **la communion. Une fois célébrée, elle ne peut être confinée.** Elle ne peut que se répandre de cœur en cœur. L'interprétation de son action est simple : notre cœur n'était-il pas tout brûlant sur la route, pendant qu'Il nous parlait ?

La communion est un art qui se réalise lorsqu'on se rend disponible. Le véritable accueil prédispose à vivre une situation inédite de communion. Je vous assure de ma prière fraternelle et me confie à la vôtre.

+ Christophe Purgu, Curé de l'Ensemble pastoral St Barnabé.



▪ La communion spirituelle.

Le deuxième article du "Regard sur la crise" du père Federico Lombardi se penche sur la communion spirituelle, en ce temps marqué par le manque d'accès à l'eucharistie.

Federico Lombardi

Quand nous, qui sommes maintenant âgés, étions enfants, au catéchisme, on nous parlait souvent de "communion spirituelle". On nous disait que nous pouvions nous unir spirituellement à Jésus s'offrant à l'autel, même si nous ne prenions pas la communion sacramentelle en recevant physiquement l'hostie consacrée. La "communion spirituelle" était une pratique religieuse qui visait à nous faire sentir plus continuellement unis à Jésus, non seulement lorsque nous recevions la communion pendant la messe, mais aussi en d'autres lieux ou à d'autres moments. Ce n'était pas une alternative à la communion sacramentelle, mais dans un certain sens, elle nous y préparait, lors des visites au Saint-Sacrement ou d'autres moments de prière. Ensuite, nous n'en avons pratiquement plus entendu parler pendant des décennies. L'accent mis sur la participation à la messe par la prise de communion, certainement bonne, avait conduit à occulter d'autres dimensions traditionnelles de la dévotion chrétienne.

J'ai recommencé à penser avec insistance à la "communion spirituelle" en une occasion exceptionnelle. Lors des JMJ de Madrid en 2011, une tempête soudaine a détruit la plupart des tentes pendant la nuit, où avaient été préparés les emplacements prévus pour la communion des près de deux millions de jeunes présents à la messe finale du lendemain. Ainsi, lors de la grande messe présidée par le Pape, seule une petite partie des jeunes a pu prendre la communion sacramentelle car les hosties manquaient. Beaucoup étaient contrariés - du moins au début - comme si pour cette raison les JMJ avaient échoué, car il manquait quelque chose d'essentiel au moment religieux culminant de l'événement. Il a fallu beaucoup d'efforts et de temps pour faire comprendre que l'acte physique de recevoir la sainte hostie est très important, mais que ce n'est pas la seule et indispensable façon de s'unir à Jésus et à son corps qu'est l'Église.

Aujourd'hui, le pape François, lors de la messe du matin à Sainte-Marthe, exhorte les fidèles qui prient avec lui sans être physiquement présents à faire une "communion spirituelle". Il le fait en proposant une des formules traditionnelles enseignées depuis longtemps par les bons maîtres spirituels du peuple chrétien ; des formules qui étaient familières à beaucoup de nos mères et de nos grands-mères, celles qui allaient souvent ou tous les jours à la messe du matin, mais qui savaient aussi se maintenir en union avec Dieu, à leur manière, pendant les occupations de la journée.

Parmi les souvenirs de l'époque du catéchisme, je me suis souvenu d'une petite image, dans laquelle au centre se trouvait le prêtre qui élevait l'hostie consacrée, et autour de celle-ci, comme sur le cadran d'une horloge, étaient indiquées les heures matinales des différents pays et continents dans lesquels les prêtres célébraient la messe (qui n'était alors célébrée que le matin !). Nous voulions nous rappeler que le sacrifice de Jésus qui meurt pour nous est sans cesse renouvelé dans le monde, et que nous pouvions sans cesse nous unir spirituellement à lui et à son offrande.

La "communion spirituelle", lorsque l'on ne peut pas recevoir la communion sacramentelle, est également appelée à juste titre "communion de désir". Désirer que sa vie soit unie à celle de Jésus, en particulier son sacrifice pour nous sur la Croix. En ce temps prolongé de jeûne



eucharistique obligatoire, de nombreuses personnes qui étaient habituées à la communion sacramentelle fréquente ont de plus en plus ressenti le manque de "pain quotidien" eucharistique. C'est l'Église elle-même qui a accepté, de manière tout à fait exceptionnelle, d'imposer ce jeûne aux fidèles, en signe de solidarité et de participation aux difficultés de peuples entiers contraints aux limitations, aux privations et aux souffrances par la pandémie.

Le jeûne est une privation, mais il peut être une période de croissance. De même que l'amour des époux longtemps éloignés l'un de l'autre pour des raisons de force majeure peut mûrir et s'approfondir dans la fidélité et la pureté, de même le jeûne eucharistique peut devenir un temps de croissance de la foi, de désir du don de la communion sacramentelle, de solidarité avec ceux qui, pour diverses raisons, ne peuvent en jouir, de se libérer du laisser-aller de l'habitude... De comprendre à nouveau que l'Eucharistie est un don gratuit et surprenant du Seigneur Jésus, ni évident ni banal... à désirer de tout son cœur... continuellement... Cela peut-il être aussi une conséquence de ce temps bouleversant ?

▪ Diaporama : les pèlerins d'Emmaüs

Un commentaire du célèbre tableau de Rembrandt (au musée Jacquemart-André, à Paris), par le bibliste et historien de l'art Régis Burnet.



La lumière du tableau, d'origine divine, laisse paradoxalement Jésus dans l'obscurité. Ce que veut montrer Rembrandt (1606-1669), c'est le visage du disciple, tout en rondeurs, qui hésite entre la surprise, l'effarement, la joie, la vénération devant ce Maître qu'il vient enfin de reconnaître. Ce dont parle ce tableau, c'est de la foi.

▪ Lien :

<https://youtu.be/Be9l6xmNH38>



▪ Rembrandt, Les pèlerins d'Emmaüs



Artiste chrétien, fortement marqué par la foi calviniste, c'est dans un souci de quête spirituelle que Rembrandt s'est intéressé à la figure du Christ. Rembrandt peint *Les pèlerins d'Emmaüs*, vers 1628 alors qu'il n'est âgé que de 22 ans. Malgré les dix tableaux sur le même sujet qu'il peindra par la suite, c'est cette œuvre de jeunesse qui demeurera le plus grand aboutissement mystique. En simplifiant la composition à l'essentiel, Rembrandt est parvenu à donner une aura pleine de mystère à cette scène biblique. Cette petite huile sur panneau, aux dimensions de 39 x 42 cm, présente la figure du

Christ de façon totalement novatrice dans le traitement d'un sujet religieux. Le tableau est conservé au Musée Jacquemart-André, à Paris.

Rembrandt Harmenszoon van Rijn dit Rembrandt Leyde, 1606 – Amsterdam, 1669 Vers 1628, huile sur panneau, 39 x 42 cm, Musée Jacquemart-André.

I. « Alors leurs yeux s'ouvrirent et ils le reconnurent ; mais il disparut devant eux » (Luc, 24, 31)

1. Le récit biblique

L'épisode des Pèlerins d'Emmaüs a, pour texte-source, l'Évangile de Luc (24-35). Après sa mise au tombeau, le Christ ressuscite le jour de Pâques et son tombeau est retrouvé vide. Alors que deux apôtres marchent sur la route allant de Jérusalem au village d'Emmaüs, Jésus les rattrape et fait le chemin avec eux. Il leur demande le propos de leur conversation. Ils évoquent avec une grande tristesse la mort du « grand prophète Jésus de Nazareth » et leur stupeur à la nouvelle du tombeau vide. Près du village d'Emmaüs, après leur avoir interprété les Écritures, Jésus fait mine de s'éloigner. Mais les deux apôtres le prient de partager leur repas. C'est lorsqu'il prend le pain, qu'il prononce la bénédiction et le leur donne, qu'« Alors leurs yeux s'ouvrirent, et ils le reconnurent, mais il disparut à leurs regards. »

2. Mise en scène et puissance dramatique

Rembrandt représente la scène du repas d'Emmaüs. À première vue, le décor pourrait être celui d'une scène de genre, avec des hôtes installés autour d'une table et une servante au loin en train de travailler. Rembrandt réduit la scène au minimum, dans un décor très humble.

Mais par un puissant jeu de clair-obscur et de contre-jour, Rembrandt crée une sensation de surnaturel. Contrairement aux représentations que l'on rencontre traditionnellement, le visage du Christ n'est pas éclairé par sa transfiguration, mais seule sa silhouette apparaît, fugitive et spirituelle. Étrangement, la lumière qui, à première vue, paraît être celle d'une bougie, semble en réalité émaner de la tête du Christ, irréaliste. Le moment représenté est précisément le passage biblique « Alors leurs yeux s'ouvrirent, et ils le reconnurent, mais il disparut à leurs regards. ». D'une certaine façon, le Christ apparaît dans la lumière, mais disparaît en même temps dans l'obscurité, comme une ombre, on ne distingue pas ses traits mais seulement sa silhouette. Cela donne un véritable effet dramatique à la scène. Le Christ se révèle en même temps qu'il disparaît. Le disciple, éclairé par la lumière, exprime dans un geste théâtral sa surprise. On devine son sursaut lorsqu'il reconnaît le Christ.



II. L'influence de la tradition calviniste

Rembrandt était un artiste chrétien protestant, sa foi était guidée par le calvinisme. Le tableau de Rembrandt reflète clairement cette doctrine religieuse, qui basait la foi spirituelle sur la simplicité et l'intériorité. En effet, contrairement aux représentations religieuses comme *La Vierge à l'écran d'osier* ou *Le triptyque de Mérode* qui sont antérieures de deux siècles, dans lesquelles Robert Campin représentait une profusion de symboles, Rembrandt a réduit la scène au minimum, ne gardant que des éléments fidèles au texte dans un décor très modeste. Ainsi, il n'utilise pas l'iconographie catholique traditionnelle.

Le Christ tient entre ses mains le pain qu'il bénit, mentionné dans le passage biblique.

Le décor ne se réduit qu'à une table de bois où sont posés quelques couverts et éléments d'un fugace repas. Le reste de la pièce, plongé dans l'obscurité, est peu visible. Le regard du spectateur n'est ainsi pas dispersé par des éléments autres que le sujet. Rembrandt a peint une œuvre très sobre, ce qui lui donne une profonde et sincère mysticité. Rien ne détourne de l'intensité du sujet.

Rembrandt a été très apprécié des protestants bien que les calvinistes aient été parfois iconophobes. Mais les protestants, en revanche, ne rejetaient pas toujours les images pour le rôle didactique qu'elles pouvaient contenir. Rembrandt, par ses images, racontait les Saintes Ecritures en les interprétant à sa manière, tout en restant fidèle à la Réforme. Le thème de la Résurrection du Christ était un miracle auquel Rembrandt semblait véritablement croire, on le retrouve dans de nombreuses œuvres qu'il a peintes, comme par exemple *Le Christ apparaissant à Marie-Madeleine* ou *La Résurrection du Christ*.



Conclusion

Les pèlerins d'Emmaüs est une œuvre qui dépasse par sa profondeur et sa spiritualité, le simple tableau religieux. Par le jeu d'ombres et de lumières, Rembrandt crée une mise en scène théâtrale qui nous ramène à la véracité des Ecritures.

Maya Ros Blasco

▪ La mort à 92 ans d'Arcabas, peintre du sacré



Le peintre Jean-Marie Pirot, dit Arcabas... s'est éteint le jeudi 23 août 2018 à l'âge de 92 ans. Originaire de Lorraine, il a marqué de son empreinte artistique le massif de la Chartreuse en Isère notamment avec la réfection sur plus de trente ans de l'église de Saint-Hugues de Chartreuse.

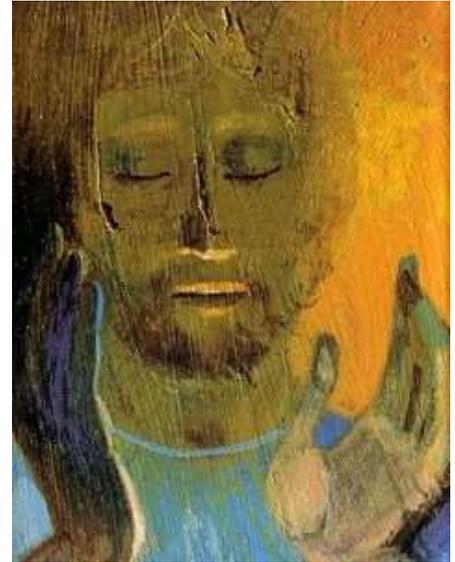
Arcabas dans son atelier.



Arcabas peignait dix heures par jour, deux cent cinquante jours par an. Le reste du temps était disait-il "imparti aux errements, à la détresse, à la recherche obstinée d'une "conscience d'être" brusquement égarée, sans laquelle plus rien n'est possible, surtout pas l'élaboration passionnée et souvent hasardeuse de ces sortes de miroirs appelés œuvres d'art."

Même s'il a créé les décors et les costumes de "La danse de la mort" de Strinberg ou des "Justes" de Camus pour la Compagnie des Alpes, il tient sa renommée de son œuvre dans le domaine du sacré.

Jean-Marie Pirot était professeur à l'école des beaux arts de Grenoble, ce sont ses élèves qui l'ont surnommé Arcabas. Spécialisé dans l'art religieux, il s'est surtout fait connaître avec une œuvre monumentale qu'il a réalisée sur plus de trente ans : l'ensemble d'art sacré de l'église Saint-Hugues-de-Chartreuse à St Pierre de Chartreuse. Il s'agit de l'une des réalisations les plus abouties de l'art sacré contemporain, composée de cent onze de ses œuvres de peintures, sculptures, et mobilier.



▪ Méditation : Sur les chemins d'Emmaüs avec Arcabas



Le Père André Fossion aide les jésuites belges et luxembourgeois à prier à l'aide ces peintures.

▪ Lien :

<https://www.youtube.com/watch?v=sLmH93Fif2U>

L'auberge du cœur brûlant

▪ Lien :

<https://www.youtube.com/watch?v=KRfpLIMi5nU>

▪ Figures d'Église

Paul Bony

2 – « Le printemps de Jérusalem » (Actes 2-4)

Assidus à la communion fraternelle

La première communauté de Jérusalem est bien connue pour une pratique que l'on a qualifiée de « *communisme de l'amour* ». La mise en commun volontaire des biens y était proposée comme expression d'une « communion » issue de la foi au Christ pascal et suscitée par la venue de l'Esprit Saint. Quand on lit le récit de la Pentecôte dans le livre des Actes, on risque de s'arrêter trop tôt, comme si le Saint-Esprit s'était contenté de donner la parole aux apôtres pour proclamer l'Évangile. Mais la venue de l'Esprit ne produit pas seulement un discours, elle produit une communauté qui vit une intense « communion » (Ac 2, 42-47 et 4, 32-36). « *Communion* » (en grec « *koinônia* ») est un mot très riche, qu'il ne faut pas appauvrir en le réduisant à tel ou tel aspect (spirituel, affectif,



doctrinal, liturgique, matériel...). Dans le langage des Actes, il couvre tout ce qui manifeste « *l'être ensemble* » des croyants. La traduction par « *communio fraternelle* » rend assez bien la richesse du sens « *un seul cœur, une seule âme* », mais aussi et d'un même trait, d'un même mouvement, la mise en commun des biens (4, 32).

« *L'être ensemble* » (2, 44-47) est une expression typique du début des Actes. Il ne signifie pas seulement « *dans le même lieu* », ce qui n'est pas toujours possible, mais « *dans une même unité* ». « *Unanimes* » (2, 46) est encore un autre mot familier de Luc dans les Actes pour dire le comportement des croyants. Il s'agit d'un « *vivre ensemble* » généré par la foi pascale. Un slogan grec disait : entre amis tout est commun. Luc n'écrit pas « *entre amis* » - ce qui pourrait se limiter au même niveau social et culturel -, mais « *entre croyants* ». La foi pascale inaugure une nouvelle fraternité humaine. Dans le monde gréco-romain se développaient aussi des associations à buts multiples, personnels, professionnels ou religieux ; elles favorisaient la mixité sociale, mais elles généraient des « *clients* » et des « *patrons* ». Aucune hiérarchie de ce genre n'est mentionnée dans le récit des Actes. Les seuls envers lesquels on ressent une crainte religieuse, ce sont « *les apôtres* » qui président au partage (réception et distribution des biens).

Ils mettaient tout en commun

« *Tous ceux qui étaient devenus croyants étaient ensemble et mettaient tout en commun. Ils vendaient leurs propriétés et leurs biens pour en partager le prix entre tous, selon les besoins de chacun* » (2, 44-45).

« *La multitude de ceux qui étaient devenus croyants n'avait qu'un cœur et qu'une âme, et nul ne considérait comme sa propriété l'un quelconque de ses biens; au contraire, ils mettaient tout en commun* » (4,32).

Deux caractéristiques de cette mise en commun des biens doivent être relevées.

1 - Elle est volontaire, elle est laissée à la discrétion de chacun (5,4), à la différence de la communauté juive de Qumrân, qui en faisait une obligation. Ce qui sera reproché à Ananie et Saphire (5, 1-11), ce n'est pas de ne pas avoir donné tout le prix de vente de leur champ - ils n'étaient même pas obligés de le vendre -, mais d'avoir menti aux apôtres en faisant semblant de tout donner. On saisit ici en négatif que la mise en commun des biens prend sens en fonction de quelque chose de plus profond, plus radical : un seul cœur, une seule âme. Mentir à la communauté sur des questions d'argent, c'est mentir à l'Esprit Saint qui inspire une communion vraie.

2 - Elle a pour objectif de parer à toute indigence : « *Nul parmi eux n'était indigent : en effet, ceux qui se trouvaient possesseurs de terrains ou de maisons les vendaient, apportaient le prix des biens qu'ils avaient cédés et le déposaient aux pieds des apôtres. Chacun en recevait une part selon ses besoins* » (4, 34-35).

C'est un leitmotiv des prophètes d'Israël, que ce peuple doit être un peuple de frères, qu'il ne doit pas engendrer en lui des pauvres et des esclaves, ce qui contredirait l'acte libérateur du Seigneur qui lui a donné naissance. Le Deutéronome a entériné cela en en faisant à la fois un ordre et une promesse : « *Il n'y aura pas de pauvre chez toi* » (Dt 15, 15). Eh bien, c'est ce que réalise « *le printemps de Jérusalem* ». Tout comme l'effusion de l'Esprit sur le peuple tout entier « *dans les derniers jours* » (2, 17 ; cf. Joël 3, 1-5), le partage des biens était le signe qu'une telle communauté avait conscience d'être la communauté eschatologique (selon l'objectif ultime du dessein de Dieu). Il y allait donc de l'identité de l'Église. Et, dans la composition de Luc, c'est cette figure de communion ecclésiale qui attire la faveur de tout le peuple (2, 47).

Quel printemps ecclésial peut se lever aujourd'hui ? L'Église n'existe que pour favoriser et laisser voir cette nouvelle figure d'humanité issue de la Pâque du Christ, « *premier-né d'une multitude de frères* » (Rm 8, 29). Dans une société mondialisée, il est urgent que les différences de tout genre (sociales, ethniques, culturelles, religieuses) entrent en fraternité, et non pas en conflit, jusque dans le domaine économique L'Esprit Saint a du travail !

Paul Bony

✓ [Inscrivez-vous sur : infoparoisses12.com](http://infoparoisses12.com)

